

Le boulevard des Pyrénées



Jean-Michel LOGEAIS

Jean-Michel Logeais

Le Boulevard des
Pyrénées

© Jean-Michel Logeais, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4781-5

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Hung-Sook Grolleau

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Gardères avait à faire dans « la caverne ». En passant, il m'a glissé :

— Vous avez vu sur le journal cet accident près de Bielle ?

La plupart du temps je me contentais de parcourir Sud Ouest en fin de journée, quand j'étais sûr que le patron l'avait lu. Il l'achetait le matin, place Clemenceau, avant d'ouvrir la boutique. Il l'épluchait par petits bouts, profitant des moments où le magasin était tranquille pour reprendre sa lecture là où il l'avait abandonnée, assis sur un tabouret, derrière la caisse.

— Quel accident ?

Il m'a tendu le journal déjà froissé en montrant du doigt :

— Là, en bas, en première page.

La manchette titrait : *Le cadavre d'un homme découvert au-dessus de Bielle*. Une parenthèse suivait, renvoyant à la page cinq. Il était question d'un bois vers Aspeigt. J'ai sursauté en découvrant le nom de la victime. Gardères a dû s'en apercevoir. Il m'a demandé :

— Une personne que vous connaissez ?

Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai répondu :

— Oui, vaguement, de nom.

L'article précisait qu'un ramasseur de champignons avait trouvé hier matin, en lisière de bois, un peu au-dessus d'anciennes mines, le cadavre d'un homme encore jeune. Quelques heures après, de retour à Bielle, il avait donné l'alerte. Des gendarmes étaient montés faire les constats. À côté du cadavre, il y avait un fusil de chasse. Les enquêteurs hésitaient : accident ou suicide ? Je lisais et relisais sans y croire le nom de la victime. Ils n'étaient pas trente-six dans le coin avec ce nom, ce prénom et cet âge. Louis Fourcade, trente-deux ans. Le journal ajoutait que la victime faisait partie d'une famille de commerçants bien connus à Bielle. Je me suis entendu marmonner : le salopard !

Je continuais à déballer les paquets de livres, à les ranger en fonction des bons de commande. On était en pleine rentrée des classes. Une accumulation d'ouvrages, des grammaires, des livres d'histoire, de français, d'espagnol, des odeurs enivrantes d'encre fraîche et de papier neuf. Tout en m'activant je ne pouvais m'empêcher de penser à ce Fourcade. Je le connaissais depuis l'école primaire. Deux ans de plus que moi. Il faisait partie des grands. Son plaisir à l'heure des récréations : torturer en douce les plus faibles, ceux dont il savait qu'ils ne se défendraient pas. Leur pincer le mollet ou la cuisse, leur tordre le bras, leur faire un croche-pied... La grande satisfaction du fils de l'épicier était de se choisir un souffre-douleur, quelqu'un sur qui exercer impunément toutes les facettes de sa malfaisance.

De temps à autre j'entendais tinter le grelot à chaque entrée ou sortie d'un client. Le magasin était l'univers de Gardères. Un espace exigu avec des livres partout et dans tous les sens, sur les étagères, le long des murs, sur les tables, voire à même le sol. Le patron était maniaque. Il supportait mal la présence simultanée de plus de quatre ou cinq clients, craignant pour le fragile équilibre des piles et des alignements, le subtil ordonnancement de tous ces ouvrages, tout ce qu'il avait si méticuleusement mis en place. Heureusement, la librairie disposait sur l'arrière d'une pièce plus spacieuse. Elle tenait lieu de bureau, d'entrepôt, de vestiaire, de cuisine et de cabinet de toilettes. Excepté les rares

fois où je secondais Gardères au magasin, c'est ici que je passais mes journées, contraint le plus souvent d'allumer le plafonnier à cause de la lumière plutôt chiche filtrant par l'unique fenêtre. J'avais baptisé l'endroit « la caverne ».

Malgré moi, mes pensées me ramenaient toujours à ce Fourcade, à ces années de pension à Oloron. Sur les conseils de l'institutrice et d'un voisin, mon parrain et ma marraine avaient accepté que je poursuive mes études. Une exception à l'époque. Il fallait quitter le village, la famille. Par malchance les parents Fourcade avaient envoyé aussi leur fils au pensionnat. Même si nous n'étions pas dans la même classe, il me fallait néanmoins le supporter aux récréations, à la promenade, au dortoir et lors de ces interminables voyages en train nous ramenant chez nous pour les vacances. Par chance, je ne faisais pas partie de ses « victimes ». Plus jeune que Fourcade, j'avais le tempérament bagarreur. Je ne lâchais rien. Il le savait. Ces années à Oloron m'avaient permis de mesurer toute l'étendue de sa sournoiserie. Mouchard, lèche-cul, tricheur, escroc... rien ne manquait à sa panoplie de petite ordure.

Gardères est entré pour aller aux toilettes. Au passage et sans attendre la réponse, il m'a demandé :

— Vous n'avez pas oublié pour tout à l'heure ? On déjeune à l'Aragon.

Comment aurais-je oublié ? C'était devenu un rituel. Chaque dernier jour travaillé du mois, celui où Gardères me remettait cérémonieusement ma paye serrée dans une enveloppe, il m'invitait à déjeuner. Profitant de la pause de midi, nous allions nous installer dans le restaurant qu'il avait choisi. Cette fois, c'était l'Aragon, un établissement au rez-de-chaussée d'un immeuble imposant avec sa façade claire et joliment décorée. Sa terrasse bordait le boulevard des Pyrénées. J'y étais venu deux ou trois fois avec Jacqueline, une fille avec qui j'étais sorti pendant deux ans.

On était fin septembre mais on se croyait encore en été. Une journée comme il y en a souvent ici à cette période de l'année. Un de ces jours vous donnant le sentiment que la belle saison ne veut pas renoncer, qu'elle hésite à rendre les

armes. Gardères et moi avons pris une table en terrasse. L'air était léger, la lumière transparente. Elle donnait à tout ce qu'elle baignait une fraîcheur de commencement du monde.

Souvent, lors des jours de chaleur, la fameuse *vue des Pyrénées*, celle que l'on vient admirer du haut de ce long belvédère, se réduit à une lointaine et brumeuse frange bleutée noyant les reliefs et les faisant ressembler à des fantômes. En ce dernier jour de septembre mille neuf cent cinquante-cinq, on aurait cru que les montagnes s'étaient soudain rapprochées. Elles s'offraient au regard avec une telle précision qu'on avait le sentiment qu'il n'eût fallu marcher que quelques kilomètres pour parvenir à les toucher. La même sensation, j'imagine, que celle vécue par un myope au sortir de chez l'oculiste avec sa première paire de lunettes.

Chaque sommet, chaque ligne de crête, chaque détail étaient reconnaissables. En direction de la vallée, derrière la longue ligne sombre et lourde des premiers contreforts, se détachait une montagne pareille à une forteresse en ruine. À gauche une pointe couleur d'herbe à laquelle, plus à l'est, un sommet en pyramide semblait donner la réplique. Lazerque, Aran, Montagnon, Jaout... je pouvais mettre un nom sur tous ces lieux, ces silhouettes, ces pics tant ils m'étaient familiers. Vers l'arrière, fermant la procession des sommets, des brèches, des épaulements et des pointes, l'Ossau, notre *Jean Pierre*, qui, tel un géant bienveillant, enveloppait d'un regard protecteur ce morceau de Pyrénées, comme si depuis toujours il en avait eu la garde.

C'était idiot mais, dans tout ce dédale de lignes, de perspectives et de reliefs, je ne pouvais m'empêcher de chercher du regard l'amorce de la combe dans laquelle se cachaient les anciennes mines et d'imaginer, affalé dans les fougères, le cadavre de Fourcade assailli par un carrousel bruyant de mouches. S'il s'était donné la mort, ce que j'avais du mal à réaliser, quelle idée avait-il eu de choisir ce creux perdu, abonné les trois quarts du temps à l'ombre et à l'humidité ?

Gardères m'arracha à mes pensées :

— Vous prenez le menu du jour ou la carte ?

Il ajouta avec une pointe de malice :

— Décidément, vous avez du mal à redescendre de vos montagnes !

Je tentai de me justifier :

— Vous savez ce que c'est, quand on a vécu là-bas... surtout quand on les a parcourues comme moi dans tous les sens.

— Vous regrettez Arbeille ? a-t-il demandé avec une bienveillance qui m'a surpris.

— Pas du tout. Et puis... elles sont tout près. Une heure de train et on y est. »

Le déjeuner fini, nous n'avons pas regagné immédiatement la librairie. Il restait du temps avant l'ouverture. Je laissai le patron, coiffé de son inséparable béret, s'éloigner vers la plate-forme du funiculaire. Il avait une affaire à régler du côté de la gare. Je restai à flâner sur le boulevard, le regard tourné vers les montagnes. Arrivé place Royale, je me suis assis sur un banc à l'ombre des tilleuls encore verts, entre le kiosque et la statue d'Henri IV. Curieusement, celle-ci tourne le dos aux Pyrénées. Je me demandai si je n'aurais pas dû faire pareil. Être né là-bas dans ces vallées vous condamnait-il à en rester prisonnier ?

Une fois revenu à la librairie, c'était plus fort que moi, j'ai ouvert à nouveau le journal à la page cinq. Non, je n'avais pas rêvé. Le Fourcade que j'avais connu était bien le même que celui dont on avait découvert le cadavre près de ces mines abandonnées au dessus de Bielle.

Chapitre 2

L'enterrement était prévu le jeudi. Gardères n'a fait aucune difficulté, je m'en doutais.

— Ne vous en faites pas, prenez votre journée, je vais me débrouiller tout seul, m'avait-t-il rassuré.

Dieu merci, j'avais eu la bonne idée de prendre mon billet la veille. Lorsque je me suis réveillé le jeudi matin et que j'ai aperçu l'heure, j'ai bien cru que j'allais rater mon train. J'avais dû entendre la sonnerie du réveil, l'arrêter et me rendormir. Je me souvenais vaguement d'un rêve, une crête qu'il fallait escalader avec plusieurs personnes et que nous ne parvenions jamais à franchir.

J'ai expédié ma toilette, enfilé le seul costume propre que je possède. Énervé par ce nœud de cravate qui résistait et ressemblait à un bouchon informe, j'ai fini par mettre celle-ci dans ma poche, me disant que je la mettrais en arrivant là-bas. Je suis sorti en claquant la porte, j'ai dévalé les deux étages, franchi au petit trot les quelques centaines de mètres me séparant de la gare, sautant au passage, histoire de raccourcir le trajet, les barrières blanches bordant les jardins qui plongent vers le quartier de la gare. Au comptoir du buffet, j'ai avalé la moitié d'un café brûlant et trop amer, au milieu des habitués lisant le journal, ayant un avis sur tout et ne pouvant s'empêcher de le faire savoir à tout le monde.

Pour accéder au quai desservant la ligne, il faut traverser toutes les voies. Au fond, sur la dernière, la locomotive électrique donnait déjà de la voix ; un

grondement grave, un peu tremblé, auquel la courbe d'une verrière crasseuse servait de caisse de résonance. J'ai grimpé dans le wagon le plus proche et me suis faufilé dans le couloir en scrutant au passage les places vides dans les compartiments. Derrière une vitre, un homme me montrait du doigt un bout de banquette, au fond près de la fenêtre. J'ai soulevé le levier de la porte coulissante et enjambé des valises et des baluchons. Trois hommes, deux femmes. Une odeur de charcuterie et de pain frais qui aiguillait la faim. En suspens dans l'air, une nappe de fumée bleuâtre et stagnante piquant les yeux. Tout ce monde parlait fort et en espagnol. L'une des femmes, aux yeux aussi sombres que ses cheveux, débitait des phrases qui déboulaient comme une cascade de galets. En face d'elle, un homme lui répliquait avec des mots crépitant comme des rafales. Quiconque ignorant la langue espagnole pouvait croire qu'ils se disputaient. Puis tout le monde s'est mêlé à la conversation ponctuée de *cabrón*, de *puta*, d'*hostia* et d'éclats de rires rassurants. Soudain, le sifflet suraigu du chef de gare nous a déchiré les tympans. Un retardataire à bout de souffle est parvenu in extremis à rejoindre un wagon. Après un ultime claquement de portière, le convoi s'est ébroué comme un gros animal, dans un concert dissonant de grincements et de ferraille.

Une fois franchi au ralenti le pont sur le Gave, le train s'est mis à sinuer dans un dédale de collines où alternaient le vert ombreux d'un bois, la géométrie des rangs de vignes offerts au soleil, de petites prairies fraîchement fanées. Je n'avais guère envie de scruter cette campagne cent fois traversée. Je préférerais plutôt me perdre dans des rêveries inconsistantes, le regard paresseusement absorbé par la bordure des voies qui défilent. Même à faible vitesse, elles dessinent une bande mouvante et floue où s'effilochent en couleurs fades, taches, lignes et soudains éclats. Vieille pellicule défraîchie passant trop vite et qu'accompagne la bande-son sommaire du martèlement des roues sur les rails, patoum patam, patoum patam, cette musique ferroviaire un peu swinguée, avec ses syncopes compliquées au passage des aiguillages. Lorsqu'il m'arrive de prendre le train, j'aime cette hypnose facile qui m'aide à tromper le temps en me plongeant dans les marges indécises d'une bienheureuse somnolence.

Une voix métallique m'a soudain arraché à la torpeur satisfaite de ce demi-sommeil. Le contrôleur était là, debout dans l'encadrement de la porte. Chacun a tendu son billet, petit rectangle de carton rigide où l'homme à casquette a prestement poinçonné d'un coup de pince un minuscule carré. L'opération a été